

Carnet de notes (2011-2015) de Pierre Bergounioux

Jean-Claude Brochu

Numéro 259, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, J.-C. (2017). Compte rendu de [*Carnet de notes (2011-2015)* de Pierre Bergounioux]. *Spirale*, (259), 63–65.

Memento mori

Par Jean-Claude Brochu

CARNET DE NOTES (2011-2015)

de Pierre Bergounioux

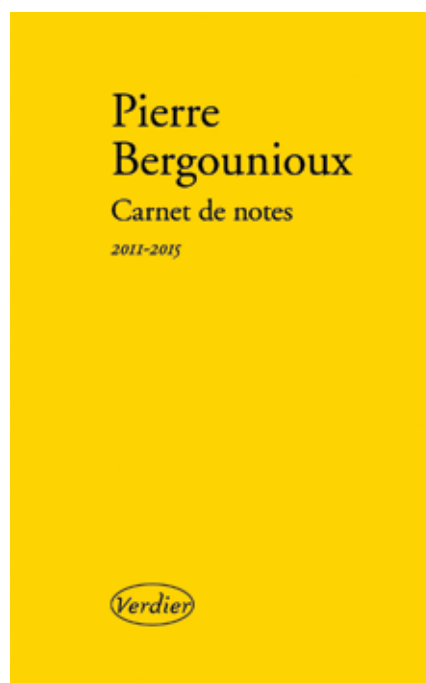
Éditions Verdier, 2016, 1203 p.

**« J'ai pris, et depuis longtemps,
mes quartiers d'outre-tombe,
habite déjà, en pensée,
le sombre pays du néant. »**

La vie de Pierre Bergounioux rime aujourd'hui avec une réclusion de plume et de papier. Son *Carnet* tient d'abord dans « un gros cahier à grands carreaux », dont il dactylographie plus tard les notes, à raison d'une journée de travail pour les pages de chaque mois. À chacun des jours, sans exception, correspond une entrée ; ici, dans le quatrième volume, se lisent donc plus de 1800 notes sur 1200 pages de papier bible couvrant une période de cinq ans. Le premier rituel quotidien de l'auteur, dans sa maison de Gif-sur-Yvette, au sud-ouest de Paris, consiste à consigner l'heure de son lever (avant 6 h, en général), le temps qu'il fait et l'état de sa tension artérielle – suite à un infarctus survenu en 2007. L'amorce des entrées varie peu.

Un certain contact avec le monde

Au réveil, Bergounioux évalue la lumière, s'en désole à l'automne, s'en réjouit au printemps, quand s'exerce le pinson et que les marronniers « déplissent » leurs feuilles. En dépit de la forte dimension sociopolitique de son abondante production autobio-



graphique et romanesque – majeure dans la littérature française contemporaine –, le diariste s'enfonce dans un rapport de plus en plus *livresque* avec le monde. Il convient cependant de la nécessité de « *conserver une attache avec [lui], qui est à la fois la source et la négation de [ses pensées], l'aliment et l'obstacle* », ne serait-ce qu'en montrant de l'intérêt pour certains paysages ou de l'indignation lors de rares contacts avec ses semblables. Remarquons d'emblée qu'au sein de cette dialectique moi-monde, ce dernier reçoit

la portion congrue, à tout le moins dans la plus récente livraison du *Carnet*. Bergounioux y admet qu'il s'associe à peine au bruit de la vie en société, retiré qu'il est, avec ses proches, dans les livres et la nature. En principe, il peut ainsi s'attarder aux choses pauvres, ces pauvres choses généralement privées de la consécration des mots. Sa hantise du travail ne lui interdit pas, par exemple, de prendre des nouvelles d'une chenille. D'autres moments passés dans le parc de la maison de retraite où il pousse le fauteuil roulant de sa mère réduite au silence par l'atteinte de l'âge le forcent à la contemplation passive « *de la course du soleil* ». Mais s'il rêve éveillé en ces occasions, reconnaissons que c'est à sa mort qu'aboutissent la plupart de ses songeries : « *[...] l'image de Robert Walser, mort, les bras en croix, [...] me venait.* » Car l'auteur mène en fait une vie rationnelle, dans l'obsession des chiffres familière à ceux qui n'ont plus de temps, l'ordinaire de ses jours faisant défiler sept heures rigoureusement comptées à lire, à écrire. La trame de son quotidien se mesure en pages et en heures de littérature. En vacances à sa maison de campagne, il dénombre ses « *ferrailles* » – parce qu'il sculpte aussi le fer. Peut-être qu'au bilan, une pareille tyrannie du « combien » sert à raffermir son fragile sentiment d'avoir existé.

La rêverie et le repos correspondent à des obligations de temps morts, et Bergounioux ne s'y abandonne que crayon en main. La fatigue se mérite par le travail ; si la maladie en est la cause, elle apparaît alors comme injustifiée. L'anxiété incite l'homme du *Carnet* à fuir l'oisiveté au même titre que la mort. Pour lui, le désert s'étendrait là où il n'y aurait plus de livres à lire ou à écrire ni de fer à souder. Posons que l'écriture le distrait de l'angoisse de mourir, qu'elle transcende d'un geste créateur. Chez Pascal, cela pourrait s'intituler « Du bon usage des maladies ». Port-Royal et l'obsession janséniste des fins dernières ont sévi à quelques kilomètres de Gif : « *Tout peut nous être arraché à chaque instant.* » Tout comme la vie du moraliste des *Pensées* découle de sa Nuit, celle de Bergounioux procède de sa « *conversion de 1966, [...] où [lui] est apparue la possibilité [...] d'entendre quelque chose à ce qui se passait.* » Dans son compte rendu des jours fériés de 2011 à 2015, rien n'indique que ceux-ci se prêtent à des réjouissances particulières. C'est, une fois de plus, la rigoureuse vie du labeur. Le premier jour de l'an 2013, on commence par écrire, puis on désengorge les gouttières en famille avant d'émonder le prunier. Noël, un jour parfait pour débiter du carton, n'enfreint pas la règle, même si, aux yeux de ce lecteur de Marx, il entre forcément dans le déni de la fête une certaine dose de rejet du cirque consumériste.

Un livre de lectures

Pour mémoire, Bergounioux mentionne ses lectures, éclectiques : des écrivains actuels, en vogue auprès d'un lectorat cultivé ou d'une certaine coterie ; plusieurs inconnus au bataillon, mais qui figurent parmi ses amis ou connaissances ; des classiques et des auteurs contemporains de qualité. S'ajoutent des lectures spécialisées en sciences humaines, toutes utiles à sa vie d'étude. Qu'on en juge : voici dans le désordre et sans souci d'exhaustivité les Jacques Réda, Pierre Magnan, Marc Aurèle, Bourdieu, Le Roy Ladurie,

Kéchichian, Gracq, François Bon, Annie Ernaux, Pascal Quignard, Éric Chevillard, Voltaire, Dumézil, Duby, Toulet, Péguy, André Dhôtel, Roger Grenier, Marie-Hélène Lafon, Sénèque, Lévi-Strauss. Avouons que nous sommes en bonne compagnie. Pour ainsi dire exempts de citations, les propos de Bergounioux sont on ne peut plus personnels, comme il sied à la majorité des diaristes. S'il commente une lecture, c'est, la plupart du temps, pour marquer une déception ou, plus rarement, pour louer un écrivain comme Colette de s'intéresser aussi au quotidien des gens du peuple, à une vie de quartier, à une communauté distincte des grandes villes. La verdure des paroles de tel ou tel personnage de *La vagabonde* pousse la littérature vers autre chose que « *l'expression d'une classe de privilégiés* ». En lien direct avec son enseignement, Bergounioux le lecteur insiste sur les conditions sociales dans l'évolution de la littérature. Par-delà les préoccupations pédagogiques et ce vaste aréopage sous la présidence de Colette s'exprime surtout ici une fidélité à la ruralité que notre auteur partage avec son contemporain Pierre Michon et leur devancier Marcel Jouhandeau, célèbre chantré de Guéret.

Quelle réalité ?

En traversant toutes ces notes, nous percevons vite que Bergounioux, dans son *Carnet*, semble s'attacher à ce qu'il entend par la réalité : agacements dans les transports en commun ; tâches d'enseignement de l'histoire de la création littéraire à l'École des Beaux-Arts de Paris, où il manifeste un enthousiasme intermittent pour ses étudiants, soulignant « *l'irritation que [lui] inspire l'apathie* » de certains d'entre eux ; émerveillement devant la présence solaire de sa compagne, Cathy, qui « *fut le centre et la parure* » de son monde ; rédaction de « *papiers* » ; etc. Quel apparent cortège au quotidien ! Mais une écriture de soi à ce point régulière aménage *a posteriori* un accès plus objectif à sa réalité, rend plus difficile toute méprise à son sujet : « *Au courrier, les épreuves des*

années 2011 et 2012 du Carnet de notes. Je constate, à la relecture, combien 2011 a été assombrie par l'hyper-tension. Guère de jour que je n'aie regardé comme le dernier... » Les quatre autres années iront dans ce sens. Nous assistons effectivement au progrès d'une obsession. Sur ce chemin, Bergounioux s'observe avec ses lunettes d'entomologiste. L'exactitude de ses relevés de tension lui permet de ne pas se laisser abuser par le souvenir et d'enregistrer les différences, s'il y en a, dans les symptômes de la maladie. Qu'on la pratique des yeux ou de la main, la littérature sert à « *condui[re] mieux ou moins mal sa vie* ». Dans les faits, l'auteur se penche sur le raccourcissement de ses jours. Ses relations de la vie quotidienne se révèlent de plus en plus invariables, et l'ensemble s'achève dans une permanence à l'effet quasi hypnotique sur le lecteur.

Pourquoi ce *Carnet* ?

Pourquoi alors faire part de son quotidien par la publication d'un journal ? Afin de « *trouve[r] un écho dans d'autres vies* », pour un réel échange, réduit, privilégié, avec les lecteurs qui ont la patience de franchir ces milliers de pages (quatre tomes, rappelons-le, depuis 35 ans). Bergounioux y adresse également aux jeunes de notre époque les réponses à ses propres questions, celles qu'on ne lui a pas fournies lorsqu'il avait leur âge. C'est sa façon de transmettre encore quelque chose et de prolonger un contact établi par une œuvre déjà des plus fécondes. Il faut concéder d'office que cette somme est envoûtante, sans tenir compte de cette absence au monde, autoproclamée, pour vie de travail concentrationnaire que cerne la peur de mourir. La lecture du *Carnet* nous touche lorsqu'affleure le zeste d'amertume de celui qui s'interroge avec lucidité, en fin de parcours : « *Mon cœur s'est tenu tranquille, hier. Est-ce de m'être contenté de vivre, purement et simplement, d'aller ici et là, de voir des gens, de parler avec eux, au lieu de peiner à faire courir la plume ou d'être cramponné à un livre, la mort penchée sur mon épaule, sa dure*

main sur mon cœur ? » De surcroît, il nous arrive d'envier à Bergounioux sa virtuosité dans l'exercice de sincérité du journal : nous comblons sans difficulté les ellipses de l'auteur ou, en cas d'impossibilité, pressentons que le non-dit mérite probablement son sort. La relative sécheresse de Bergounioux, qui a pour vrai nom la discrétion, n'exclut pas ça et là – à la disparition de sa mère, par exemple – des bonheurs d'expression lyrique.

Nous assistons effectivement au progrès d'une obsession. Sur ce chemin, Bergounioux s'observe avec ses lunettes d'entomologiste.

Mélancolies

Une mélancolie habite Bergounioux, celle « *d'une nature exilée dans l'imparfait* », suivant les mots que l'écrivain emprunte à Baudelaire. Un désir d'infini brûle en l'homme, aussi athée soit-il, et son inévitable insoufflement éteint la vie, de la même manière qu'un feu s'empare d'un autre feu. La mélancolie transforme l'homme en insatisfait chronique. « *Tout finit et me désole.* » Les humains qui n'ont pas perdu leur âme vivent mécontents de ce qu'ils trouvent ici, se sentant, en compagnie d'un personnage de Mathieu Riboulet, voués à la désolation de *n'être que cela* au milieu d'un monde lui-même condamné à la précarité. Le dernier contact avec son lieu de naissance, à l'occasion du déménagement de sa mère vers la maison de retraite de Saint-Rémy, dévoile au fils l'ampleur des promesses non tenues. Le commencement, par contraste, assombrit la fin et, réciproquement, « *l'ombre de la fin* » s'allonge sur le

berceau, où le nourrisson ressent déjà « *la fatigue d'exister par soi* ». Sous le regard de celui qui l'éprouve, le mal de la finitude atteint toutes les aurores. C'est ainsi que « *les feuilles de marronniers [...] sont piquetées de rouille* » aux prémices de leur saison. Et pourtant, entre les deux extrêmes se sont additionnées les œuvres, ces dizaines de livres et de sculptures. Mais écrire n'aura peut-être été rien de plus qu'une habitude, une façon parmi d'autres de « *questionner le monde et [de] s'interroger* », un réflexe auquel Bergounioux aura consacré le plus clair de sa vie depuis 50 ans. La menace de la catastrophe expliquerait-elle à elle seule, par ailleurs, son actuelle frénésie d'écriture ? Le mystère demeure. Le temps lui est peut-être ici compté par un sphymotensiomètre, mais le mélancolique, malade ou non, possède une forte prescience de la fin dès les commencements. Le monde de ses éveils, reconnaît-il, s'absente trop tôt. L'homme de Pierre Bergounioux meurt à son premier souffle, d'une mort congénitale.

Bergounioux voit dans son tempérament de mélancolique la suggestion obscure du sol qui l'a porté au début de son existence. La géologie brivoise lui en aurait donc instillé une bonne part ; de plus, la pauvreté de la région et de ses esprits se comprendrait par la médiocrité du sol : « *Il s'agit de trouver l'exacte jointure entre les structures physiques du lieu et les états d'âme qui en étaient la forme sentie, souvent indésirable, toujours inévitable.* » Taine n'est pas loin. À l'instar de l'historien, « *qui mérite qu'on se souvienne de lui* », Bergounioux professe que l'homme est d'abord l'otage d'une heure, puis d'un lieu. Les malaises physiques de l'auteur pourront prendre le relais et répondre en quelque sorte à son tempérament. Bergounioux peint dans son *Carnet* un univers « *dépressif* » d'où monte un chant du désespéré sur le thème d'une sortie de scène perçue comme imminente. L'abolition du monde de l'enfance, avec le départ définitif de Brive, la déchéance et la mort des parents, effacerait l'avenir ; l'avenir aurait disparu de toute chose.

Dans sa passion de l'étymologie, Bergounioux retient que *mélancolie* et *fiel* ont une racine commune – nous serions tenté d'ajouter *atrabilaire*. Ronchon, l'auteur du *Carnet* dénonce la vulgarité de ses semblables dans leurs rapports à la vie, à la connaissance et aux autres, une attitude qu'il résume par « *l'atrophie générale du pour-autrui* ». La vie autour de nous devrait, depuis le renversement de la *mimesis* avec Proust, ressembler à l'art, tendre vers lui, ou tout au moins en être la généreuse complice. Bergounioux jette un regard désenchanté et lucide sur notre époque. Il restreint sa présence au milieu des hommes jusqu'aux limites d'une misanthropie qui ne va pas sans une certaine pose : « *Je ne suis déjà plus au monde. C'est pourquoi je regarde en étranger ses habitants.* » Il y a un rien d'affligeant, d'outrecuidant, voire de contradictoire à constater que ce monde n'est à ce point plus celui de l'auteur, car lui-même participe pourtant de ce monde à renier. Cet écrivain attendu de ses lecteurs publie aux prestigieuses éditions Gallimard, s'inscrit dans l'institution littéraire, ainsi qu'en témoigne un service de presse de « *cent vingt exemplaires* » chez Fayard. Est-ce assez ? Après tout, qui désavoue le monde donne toujours à entendre que le monde le quitte. Paradoxe de misanthrope ? Ou a-t-on plutôt affaire ici à une esthétisation de la tristesse d'être au monde ? Ou encore à l'expression d'un homme que son tempérament et ses maladies ont fait précocement vieux ? Il semblerait que la lumière perce mieux les saisons des trois tomes précédents du *Carnet*. Quoi qu'il en soit de nos questions, une si grande faim de comprendre par les livres, qui engage le tout de la vie, ne cesse de nous inspirer. Avec ses contradictions, faut-il encore insister, inséparables de la condition d'homme, ce livre appartient sans nul doute à l'art, « *quelque chose qui se déroberait inexorablement quand on pensait le reconnaître, s'en assurer* ». À la réflexion, cela nous paraît amplement suffisant. ■